

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE DUC DE KANDOS

DEUXIÈME PARTIE — L'INCENDIAIRE

IX — OU CELUI QUI DOIT FORMER LE CORPS DÉFORME L'ESPRIT

Louis Clermont s'interrompt pour allumer une nouvelle cigarette, et reprit :

— Mon cher élève n'a rien exigé tout à l'heure. Je n'ai jamais vu une maison où l'avarice et la règle fussent poussées plus loin. C'est tenait du couvent et du bagne.

Il ricana.

— J'y fis mon stage ! On me présenta mon élève : je vis un pauvre petit garçon, mièvre et pâlot, de dix-huit ans, l'air maigre et sournois, paresseux comme une couleuvre, ignorant comme une carpe... de tout ce qui touchait à la vie : ennuyé, exaspéré en dedans, mais dompté par l'habitude et la peur ; ayant de grandes dents pour mordre à tous les fruits défendus, et n'attendant que l'occasion d'ouvrir la porte ou la fenêtre à toutes ses passions, à tous ses désirs, comprimés depuis le jour de sa naissance. Il couvait la révolte, dont il avait toutes les rages. Seulement le pauvre innocent ne savait rien, et n'osait pas, faute de savoir, surtout faute d'un petit brin d'encouragement. Il lui fallait un guide, quoi ! Il me fit de la peine. Au lieu de nous embêter l'un par l'autre, je résolus de nous distraire et de dégourdir cette larve qui ne demandait qu'à sortir de son cocon pour... faire la noce.

— Cela me parut amusant.

— Ah ! on veut que je fasse de toi un homme solide et que

je complète ton éducation ! me dis-je. Eh bien, attends... Ça ne sera pas long... Nous allons rire...

— Et en effet, ce ne fut pas long, reprit Paul de Kandos, d'un air à la fois satisfait et amer. Tuidieu ! quel professeur !

— Vous me flattez, mon cher marquis. L'élève avait de

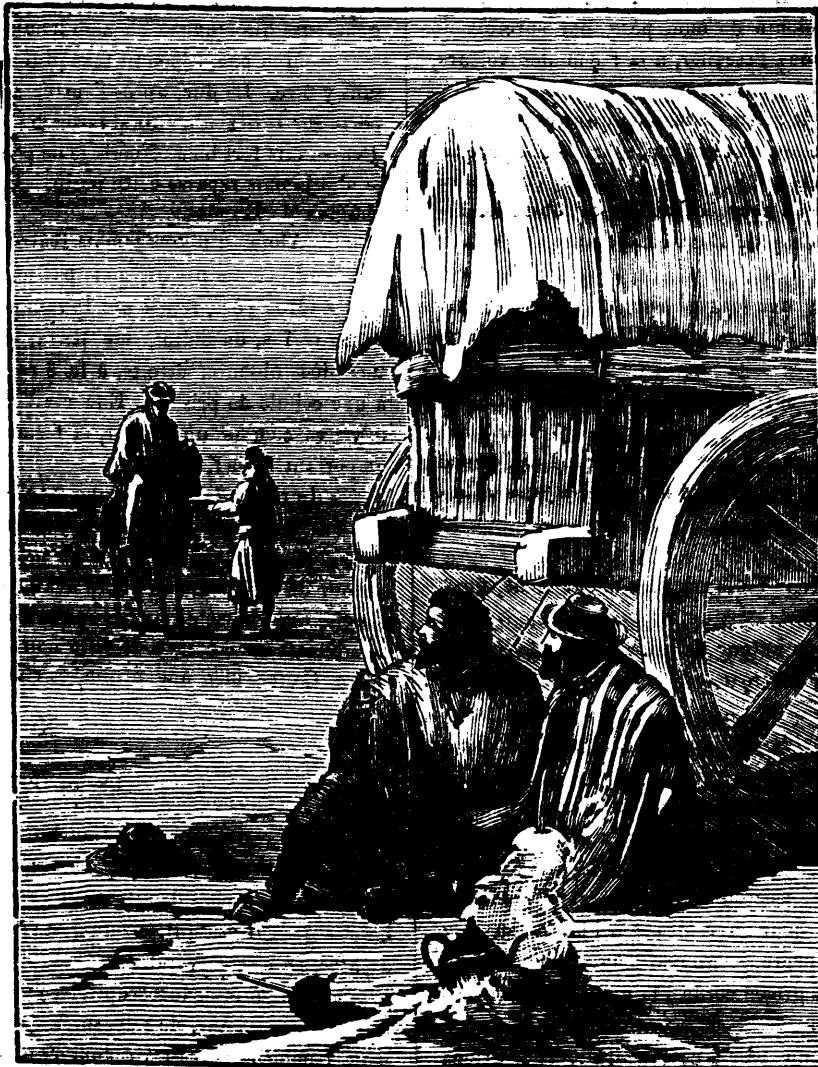
fatigues dispositions, je ne saurais trop le répéter pour rendre hommage à la vérité ! Je n'eus qu'à prononcer le fameux " fiat lux," et la lumière fut.

— Oui, ce fut bien la lumière et le grand air qui entrèrent dans mon existence, pour servir le fils du duc. Il me sembla que les ténèbres et l'étouffement où j'avais vécu jusqu'alors, disparaissaient comme au coup de baguette d'un enchanteur... Ah ! les bonnes noces que nous fîmes ensemble !... Et que cela me paraissait délicieux. D'autant plus délicieux que le mystère, la ruse, la peur, s'y mêlaient... qu'il fallait se cacher comme des criminels, mentir, tromper, jouer la comédie...

— Mon cher maître, vous étiez étonnant à cet égard, de sang-froid, d'imagination, de présences d'esprit... Le château et les propriétés de Kandos n'étaient qu'à deux kilomètres de Bangkok. En une heure de cheval,

on s'y rendaient, et là j'ai au café, pour la première fois de ma vie... pour la première fois de ma vie... je connus une femme...

— Oui, fort gentille, sur ma foi, interrompit Clermont. Déjà rouée comme une potence, avec ses airs provinciaux... C'est moi qui l'avait détournée, choisie, dressée... Ah ! de même que vous elle ne demandait qu'à aller...



Et s'éloignant rapidement de ses compagnons, il alla au-devant du nouveau venu.

—Mais il faut de l'argent pour tout cela, observa Cuchillo.

—Et je n'en avais pas, c'est vrai, répliqua Paul.

—Et ce n'est pas avec mes cent cinquante francs par mois, ricana Louis Clermont, qu'on se paye tous ces plaisirs, même à Beaugon!

—Mais mon digne maître m'apprit ce que valaient mon nom et mon titre d'unique héritier du duc de Kados. Je trouvais du crédit et des usuriers... d'autant plus facilement que, dans trois ans, j'avais droit à la fortune de ma mère, qui, bien que moins riche que mon père, m'avait laissé quelques centaines de mille francs.

—Je comprends, fit Cuchillo.

—Cela alla comme sur des roulettes, poursuivit l'héritier du duc, pendant trois mois. Malheureusement ce n'est en buvant que vient la soif, et l'impunité nous encourageait. Les journées ne me suffirent plus. Je conclus les nuits. C'est ce qui perdit tout.

« Découcher n'était pas facile. Je me rappelle encore avec quelles palpitations, quand tout le monde dormait dans la maison, je me rélevais, ainsi que Louis Clermont, qui partageait ma chambre. Telle était la volonté de mon père, par surcroît de précautions. Nous descendions l'escalier, à la façon des voleurs, pieds nus, nos chaussures à la main.

« Il fallait passer devant la porte du duc, qui avait le sommeil si léger, qu'il eût entendu trotter une souris, et le parquet craquait justement à cet endroit.

« Nous mettions une demi-heure à franchir cet obstacle.

—Nous l'appelions le « coup de Bonne Espérance », ajouta le vieux gauchiste.

—Ensuite, nous avions une longue cour à traverser, sans être vus; puis venait la lourde porte dont Clermont avait volé sans doute quelque clef.

—Je l'avais fait faire sur empreinte, et j'avais huilé les gonds.

—Quelle ivresse, alors, quand je sentais le grand air, quand je voyais l'espace devant moi!... Ça été les grandes joies de ma vie...

Il s'arrêta.

—Je les ai payées cher... Voilà où elles m'ont mené, finalement.

Il jeta un regard sombre autour de lui.

—Bientôt ba-ti ricana le forçat. Il vous reste l'avenir... et les millions du pape.

—Ah! je les aurai achetés plus qu'ils ne valent. Enfin... Clermont... il y a des moments où je vous hais!

—Eh bien, moi, je n'éprouve que de la joie de vous revoir... fit l'autre avec son rire ironique. Mais continuez donc, monsieur le marquis.

—Un beau matin, tout s'écroula. Je fus trahi, dénoncé, je ne sais pas par qui. Un jour en rentrant, à l'heure où tout le monde aurait dû dormir encore, je trouvai mon père qui m'attendait derrière la porte, une grosse corde à la main. Ce fut horrible!...

Le marquis était devenu pâle à ce souvenir, et il gringa des dents.

—J'avais dix-huit ans, reprit-il d'une voix altérée... J'étais un homme par l'âge... Je l'étais devenu cent fois plus par mes nouvelles habitudes... Je vivrais mille ans que je n'oublierais jamais cette humiliation, l'atrocité de cette scène. Mon père, qui était fort comme un paysan, se jeta sur moi, me saisit au collet, d'une main vigoureuse, et de l'autre m'assomma de coups de corde...

—Tonnerre de Dieu! Ne pouviez-vous vous défendre? s'écria Cuchillo avec violence.

—Vous en parlez à votre aise, vous! répliqua le dernier des Kados, dont le visage s'était couvert de sueur à ce souvenir. D'puis que j'étais au monde, j'ai tremblé devant le duc... Je n'aurais jamais osé le regarder en face, ni lui répondre... Je ne puis pas dire que j'avais le respect de l'autorité paternelle, puisque je m'en moquais par derrière... mais j'en avais l'habitude... mais j'avais été élevé dans les idées religieuses, par des hommes d'Eglise qui m'avaient seriné qu'un père, aux yeux de ses enfants, représente Dieu et sa toute-puissance...

« Je me débattais, néanmoins; mais mollement, sans énergie, sans volonté, seulement par suite de la douleur et de l'humiliation... Nos domestiques étaient là... C'était affreux et ignoble!...

« Le duc ne me lâcha qu'une fois quand je tombai par terre, à moitié évanoui, plus par rage et confusion que par suite de ses coups, bien que j'en dusse porter la marque longtemps.

—Eh bien, et toi, Clermont, l'auteur responsable de tout... tu n'étais donc pas là? fit encore Cuchillo, avec une indignation généreuse qui étonnait chez un homme de sa sorte.

—Mou bon, répondit tranquillement l'interpellé, j'y étais... sans y être. Le duc, après l'entrée de son fils, m'avait refermé la porte sur le nez, d'un air si farouche qu'... Enfin j'étais dehors... J'entendais fort bien... mais je ne pouvais rien. Et tu penses que je n'ai jamais repassé cette porte. C'était fini de rire... dans le château de Kados.

—Alors, tu n'y es jamais rentré?...

—Je ne dis pas ça, mais pas par la porte, à coup sûr.

—Mon père, reprit précipitamment le marquis, me ramassa, et me traîna, ou plutôt, me porta, presque à bras tendus, dans une pièce obscure, étroite, à fenêtre grillée, qui ressemblait fort à une cellule de prison. Elle était située au rez-de-chaussée. Il m'y jeta comme un paquet, et ferma la porte à double tour, en emportant la clef.

« Je restai là, près d'une heure, sanglotant de rage et de douleur, me mordant les poignets, me roulant par terre comme un animal blessé. Enfin, je repris un peu de sang-froid pour regarder autour de moi. La chambre avait, pour tout meuble, un lit de sanglé, une chaise de paille, une table de bois blanc. Sur la table, se trouvait un morceau de pain noir. Dans un coin, une cruche d'eau. C'était bien une prison, et l'on me traitait en prisonnier.

X

LE SERPENT

—J'y restai ainsi, pendant huit jours, sans voir d'autre personne qu'un vigoureux paysan, saps de brut, ignorant, au service de mon père depuis vingt ans, fatigué et nourri des exemples de la Bible, qui, sur un geste du duc, m'eût réduit en chair à pâtée, en citant Abraham.

« Celui-là était incorruptible, je vous en réponds; doué d'une force peu commune, de telle sorte qu'en lui confiait la garde de ma personne, on n'avait à redouter, ni que je parvinsse à séduire, moi géolier, ni que j'eussasse de m'échapper par la violence.

Pendant ces huit jours, je restai au pain et à l'eau, et je réfléchis beaucoup. C'est à ce moment, je crois, que se dessina nettement mon caractère.

La révolte était entrée en moi, avec la fureur et la haine. J'avais goûté à la vie, à la liberté, au plaisir. Mon tempérament et mes appétits s'étaient éveillés.

La conduite de mon père, en me blessant dans mon amour-

propre et ma dignité d'homme, avait achevé de me transformer, ou, du moins, avait rompu tous les liens que l'habitude, bien plus que l'affection, mettait jusque là entre lui et moi. J'étais prêt à tout pour me délivrer ; mais je ne savais comment faire, étant encore fort jeune et fort peu expérimenté.

« Je ne savais qu'une chose nettement, c'est que j'étais décidé à ne plus reprendre le joug qui m'inspirait une si profonde horreur, depuis la première minute où je l'avais subi.

« Une nuit, je ne dormais pas... ruminant mille pensées de colère et de désespoir, j'entendis frapper doucement à la lucarne grillée qui me servait de fenêtre...

—C'était moi qui arrivais, interrompit tranquillement Clermont, au risque de me faire constater par le duo, s'il m'avait surpris ; car il était parfaitement capable de me tuer comme un chien ou comme un voleur, au cas où je me fusse, à pareille heure, rencontré avec lui dans l'enceinte de ses propriétés !

« J'étais l'homme, « qui avait perdu son fils, » ainsi qu'il le disait, et je n'ignorais point que cela eût excusé à ses yeux les dernières violences.

— Il n'y avait donc point de chien de garde pour donner l'éveil, dénoncer la présence ? demanda Cuchillo.

— Si fait, mon bon ; mais, depuis six mois que j'étais de la maison, ils avaient appris à me connaître... et j'avais, d'ailleurs, eu soin de me mettre au mieux avec eux. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

« Retiens cet aphorisme : dans une maison, il faut d'abord se lier avec les domestiques et les chiens, parce que les uns rapportent et les autres aboient. Maintenant continuez, monsieur le marquis.

— J'avoue, reprit Paul de Kandos, que votre présence me causa une des vives joies de ma vie, et que j'y vous en eus longtemps une reconnaissance immense... bien que...

— Bast ! bast ! pas de réticences, monsieur le marquis. Je vous apportais la délivrance.

— Elle serait venue, sans cela, tôt ou tard, et je l'eusse payée moins cher !

— Elle eût été moins coûteuse !

— Peut-être... mais je ne serais pas ici, aujourd'hui, dans les conditions où je m'y trouve... et ma vie eût sans doute été... différente.

— Toujours est-il que je vous apportais une lime pour couper vos barreaux, et filer...

— Oui.

— Je vous expliquai alors que nous avions été dénoncés à votre père, qui était allé aux informations et nous guettait depuis trois jours. Je terminai par le conseil de ne point filer les mains vidées.

— Dans l'état d'esprit où j'étais, j'acceptai tout.

— D'accord sans argent, l'univers entier n'est qu'une vaste prison. Je ne vous conseillai pas de voler le duo, seulement je vous expliquai que je n'avais pas le sou, ni vous non plus ; que, sans le sou, on n'a ni pain chez le boulanger, ni vêtements chez le tailleur, ni amour chez les petites dames que vous commencent à aimer avec rage.

« Le duo était riche, très riche... Vous aviez en plus la fortune de votre mère, qui devait vous revenir à votre majorité... C'est vous qui m'avez déclaré, après une heure de conversation, que vous étiez résolu à prélever un léger à-compte sur l'avenir...

— Mettons que c'est moi, fit le marquis avec ironie.

— Justement, pour-nécessité Louis Clermont d'un air boohomme, qui ne trompait nullement ses compagnons, — ils le connais-

saient trop pour cela ! — le duo devait recevoir, le lendemain, ses sermages.

« En parlant de l'argent restait 24 heures chez lui. C'est une remarque que j'avais faite... Je suis très observateur. Il le portait, le surlendemain, chez son banquier. C'était réglé comme tous les actes de sa vie.

— Enfin, grâce à vous, j'eus tous les renseignements nécessaires. Je dois dire que je n'hésitai pas.

« Il me semblait que mon père m'avait volé, depuis dix ans, en me privant de tout bien être, et que je ne ferais que rentrer dans mon dû, en prenant ce qui m'appartenait. Puis, j'y voulais venger... Il était avare, et je savais qu'il touchait son argent, ce serait le frapper dans l'endroit le plus sensible pour lui. Cela satisfaisait à la fois tous mes desirs. La chose fut donc convenue entre nous.

« Vous deviez prudemment filer, le matin même, pour Gênes, enfin de vous créer un alibi, et d'être à l'abri des premières poursuites, le cas échéant. Vous m'y attendriez, et nous gagnerions ensuite l'Angleterre, on traversant l'Allemagne et la Belgique. Moi, je ne devais agir que le lendemain, dans la nuit.

Il y eut un moment de silence.

Paul de Kandos paraissait être arrivé à un moment de son récit qui lui coûtait tout particulièrement.

— A cette époque de ma vie, reprit-il brusquement, en se retournant vers Cuchillo, j'étais encore fort naïf et très-credule. J'adorais Louis Clermont... sans l'apprécier. Il représentait, pour moi, le côté joyeux et brillant de l'existence, dont mon père ne me représentait que les côtés lugubres et désagréables... Je l'aimais comme on aime les friandises, quand on est gourmand, et je croyais qu'il se dévouait pour moi.

« Vous allez rire de moi : j'en ai ri assez... depuis... mais je savais mon compagnon pauvre, et l'idée que je pourrai reconnaître « ses bons soins » en partageant avec lui l'argent que j'allais voler à mon père, achève de réveiller au silence les faibles protestations que j'entendais au fond de moi. Il est vrai que ces protestations, ces hésitations plutôt, provenaient uniquement de la peur d'être surpris... Si je n'avais en qu'à souhaiter, pour vider, sans danger, le coffre fort du duo, c'eût été fait à l'instant.

— Nous en sommes tous là ! interrompit philosophiquement Louis Clermont. La morale c'est le gendarme. Il n'y en a pas d'autre.

— Or, étant naïf et crédule...

— Et surtout désireux de palper les écus du papa, qui représentaient tant de bonnes choses, ajouta le vieux forgeron riant...

— Je crus tout ce que me dit Louis Clermont. Il m'avait remis, avec la lime dont je vous ai déjà parlé, la clef du cabinet de mon père, et la clef du meuble où il renfermait son argent, avant de le porter chez le banquier qui habitait Besançon.

— Je dois te dire, mon bon, reprit Clermont en s'adressant à Cuchillo, que tout était « vieux jeu, » chez le duo et autour de lui. Ainsi ce millionnaire, avare à vendre la peau des poux qui couvraient ses poys sans francs-coutons, n'avait point de coffre-fort à secret. Cela coûtait trop cher. Il se contentait d'une simple serrure ordinaire, dont il mettait la clef sous son oreiller, la nuit.

« On n'a jamais rien vu de pareil ! ajouta-t-il en riant aux éclats.

— Donc, Louis Clermont me dit qu'il avait trouvé ces deux clefs et je le crus... bêtement.

— J'avais pris les empreintes et j'avais fabriqué les « débridoirs, » (Débridoir : Ciel, en argot,) moi-même. J'ai de la sorte,

un tas de petits talents de société... J'ai reçu une bonne éducation... et j'ai toujours complétée de mon mieux.

— Enfin, à la nuit, je sois un barreau. La limo était excellento... et les barreaux peu solides.

« A minuit, le cœur palpitant, couvert d'une sueur froide, agissant avec une résolution que je ne me connaissais pas, et qui se révélait à moi, pour la première fois, pieds nus, je gravissais l'escalier qui conduisait chez mon père.

« J'ouvris la porte de son cabinet, — placé à côté de la chambre à coucher, et communiquant avec elle — et, dans l'obscurité, je me dirigeai vers un vieux meuble, que je connaissais bien, et dont je trouvais la serrure à tâtons. La clef allait adroitement !

— Parbleu ! fit Clermont avec satisfaction.

— Elle tourna sans bruit, et mes mains avides rencontrèrent les piles d'or et les liasses de billets. Il devait y avoir là vingt mille francs. C'était le compte de ce qu'il touchait à cette époque.

« Comme un fou, sans hésiter, je remplis mes poches, je refermai le meuble, et m'appretai à fuir.

Tout à coup une lumière troua l'obscurité... je me trouve en face de mon père !

D'une main, il tenait une bougie allumée ; de l'autre un revolver, qu'il dirigea lentement contre ma poitrine.

Il était plus pâle qu'un spectre. Je vis dans ses yeux qu'il allait me tuer.

XI

DOUBLE TRANSFORMATION

— Tuer son fils ! s'écria Cuchillo avec un mélange d'horreur et d'incrédulité.

— Vous ne connaissez point mon père, monsieur. A cette époque, il en était parfaitement capable. N'oubliez pas que c'est un gentilhomme dévot, fanatique, tout d'une pièce, qui a toujours vécu d'une vie noyée, loin du courant des idées modernes ; — étroit, têtu, violent, honnête avec excès ; entiché de l'orgueil de son nom et de sa race ; habitué à commander, à voir tout trembler autour de lui ; convaincu du droit absolu des parents sur les enfants.

« J'en étais à ma première révolte. Il me surprenait la nuit, volant son argent... Il y avait de quoi lui faire perdre la tête, et soulever en lui la plus terrible tempête. C'est ce qui arrivait.

« Je le compris. Je lus mon arrêt sur son visage décomposé, dans son regard de maniaque... Je me crus mort. Cela devait m'épouvanter... Je ne comprends pas ce qui se passa en moi... mais, au lieu d'essayer de fuir, ou de me jeter à ses pieds, de lui demander grâce et pardon, de tenter de le toucher, je me redressai, le bravant, et le regardai en face.

— Ni-érable ! me dit-il, les dents serrées, la voix sifflante. Vous allez mourir ! Je ne vous laisserai pas déshonorer votre famille et porter, au bûche qui vous attend, un jour ou l'autre, le nom de Kudos. R commandez votre âme à Dieu !

« Ce fut ce scrupule religieux qui, en l'empêchant de me brûler la cervelle sur le coup, me sauva. J'avais un répit. J'eus le temps de parler, et j'en usai.

« Je ne me reconnais plus. Je ne sais quel démon m'agitait ; mais le vaif et craintif garçon, brisé par la discipline, abruti par une éducation de couvent et de caserne, avait disparu pour toujours.

— C'est inutile, lui dis-je d'une voix sourde et provocante à

la fois. Tuez-moi tout de suite, j'aime mieux cela. Oui, je préfère la mort à la vie épouvantable que vous me faites mener, depuis que je suis au monde.

« Ah ! le bel avantage pour moi d'être d'une noble famille, fils de duo et de millionnaire ! Mais il n'y a pas de fils de payan, de petit mandiant, qui ne soit plus heureux et plus libre que moi !

« Mon père me regardait avec une stupour qui, maintenant, l'emportait sur la fureur.

« Le revolver me menaçait toujours, mais parce que le bras qui le tenait, comme le corps entier du duo, restait pétrifié sur place.

— Oui, continuai-je, avec une passion croissante, vous pouvez me tuer ! Vous ne ferez que poursuivre l'œuvre commencée par vous ; car ce n'est pas vivre que vivre ainsi que je fais, grâce à vous. Rho, je n'ai connu que la misère, mal nourri, mal vêtu, privé de tous les plaisirs, même les plus innocents et les moins coûteux !

« Je n'ai jamais eu la libre disposition d'une minute, ni d'un centime. J'ai poussé, chez vous, comme un chien à l'attache près de sa niche ; humilié, corcé, dévoré par l'inquiétude ; tremblant devant vous comme un esclave ou comme un coupable. J'ai eu, cent fois, l'idée de rompre ma chaîne, de m'enfuir, ou de me tuer, pour échapper à ce bûche.

« Ah ! oui le bûche ! Il ne m'effraya guère... il me paraissait doux, à côté de la maison paternelle... J'y aurais, du moins, un compagnon de chaîne... et j'y travaillerais au grand air. Cela me paraissait presque du plaisir et de la liberté... En tous cas, ceux qui m'entoureraient ne seraient ni plus libre, ni plus heureux que moi, tandis que j'envis tous ceux que je vois ; et quand j'entends parler de vos richesses et de vos titres, il me semble qu'on se moque de moi...

« Si je suis marquis, si je suis fils de millionnaire, si je dois être millionnaire moi-même, un jour, je ne veux pas travailler comme un ni-érable et me priver de tout... Je veux vivre comme vivent les jeunes gens riches, ne rien faire, aller à Paris, m'amuser... profiter des avantages de ma naissance... Sinon non !

« Mon père laissa retomber le bras qui tenait le revolver et plaça la bougie allumée sur une table qui se trouvait là.

« Il se passait en lui quelque chose que je ne m'expliquais pas. Il me semblait qu'il avait, maintenant, plus de douleur que de fureur dans son regard.

En tous cas, trop exalté moi-même, en cet instant, pour me rendre un compte exact de ce qui se passait sous mes yeux, je me sentis moins menacé et surtout moins immédiatement, et cela m'enchardit.

— Oui, repri-je, tuez-moi ! tuez moi, car, je vous le jure, je ne reprendrai pas le collier. Non ! non ! jamais !

Il se laissa tomber sur un siège placé près de la table.

Il ne me regardait pas. Ses yeux restaient fixés, perdus dans le vague. Il regardait "en dedans," comme on dit vulgairement, suivant en lui-même quelque pensée dont la nature m'échappait.

— Oui, continuai-je, si vous ne me tuez pas, laissez-moi partir ! — Tenez, — fit-il tout à coup, en fouillant dans mes poches, pour en retirer l'or et les billets qui les remplissaient, et replaçant le tout sur la table ; — Tenez, voilà votre argent. C'est la seule chose que vous aimiez, à laquelle vous accordiez de l'importance ! Vous lui avez tout sacrifié, moi surtout ! Reprenez-le, gardez-le... Je ne vous demande que ma liberté... Je m'en irai, mendiant sur les routes, s'il le faut...

—Ou vous volerez, interrompit mon père, en se relevant. Son visage vivement éclairé m'apparut alors vieill de dix ans. Toute colère n'avait disparu. Il n'exprimait qu'une douleur profonde et un froid mépris, accompagné de quelque découragement.

Je m'étais tu.

—Vous avez raison, monsieur, me dit-il lentement. La vie commune entre nous est désormais impossible. Quand un fils vient de parler à son père, ainsi que vous venez de me parler, ils ne peuvent plus se revoir... au moins de longtemps... ! Je ne vous tuera pas... votre âme est trop gangrenée pour cela... Je n'ai pas le droit de la tuer avec vous, de la vouer aux vengeances célestes et éternelles.

« Je pourrai un soupir de soulagement, et je constatai alors que mon attitude était venue surtout du sentiment que j'étais perdu et d'une terreur folle. Je m'étais retourné et j'avais fait tête, comme l'animal accusé.

—Il parait, reprit mon père avec un accent d'amertume et de doute que je ne lui connaissais pas, que j'ai vous ai rendu bien malheureux ! Ce n'était point mon intention. Je croyais agir dans votre intérêt, pour votre bien. Je ne pense pas encore m'être trompé, et ce serait à recommencer que j'agitais de même. Vous êtes un fils rebelle, une nature méchante, et déjà corrompue, marquée du sceau fatal des mauvais esprits. Le sang qui coule dans vos veines est le sang de Cain !

« C'est sans doute une épreuve que le ciel m'envoie !

Il fit deux tours dans la pièce sombre, puis s'arrêta de nouveau devant moi.

—J'ai été jusqu'au bout de mon droit et de mon devoir... Vous prétendez que j'en ai abusé... Je ne le comprends pas. Mais je ne veux point discuter avec vous. Si c'est ma conduite envers vous et la sujétion salutaire de l'obéissance filiale, qui vous ont perdu, nous le verrons bien. Je vous accorde cette liberté que vous réclamez de si étrange et de si horrible façon. Je constaterai ce que vous en ferez.

« Ma conviction, c'est que vous êtes un paresseux et un orgueilleux, et que vous ne repoussez l'esclavage sain de l'autorité paternelle que pour subir l'esclavage honteux de vos passions. Ma conviction, c'est que vous n'êtes qu'un misérable, et que vous deviendrez, un jour ou l'autre, un criminel.

Louis Clermont ricana.

La voix de Paul de Kandos avait faibli.

Ce ricanelement lui donna comme un coup d'épée. Il reprit d'une voix plus haute et plus ferme :

—Mon père se dirigea vers la table, et me dit :

—Mais je ne veux pas que vous puissiez encore m'accuser de cette seconde partie de votre existence. Je ne veux pas faire de vous un voleur. Vous avez commencé par moi... Ce ne sera pas de ma faute si vous continuez par d'autres. Prenez cet argent.

« Il me montrait les 20 000 francs étalés sur le petit meuble... J'eus un éblouissement, d'abord ; puis la défiance traversa mon esprit comme un éclair. A cette générosité, je ne reconnaissais pas mon père.

« Enfin, je me sentis diminué par sa conduite... L'amour-propre s'en vengea. Je me reculai avec un geste plein de dédain.

—Je le veux ! dit mon père d'une voix tonnante, avec un accent d'autorité irrésistible. Obéissez pour la dernière fois, ou...

« Je craignais qu'il ne changât d'idée ; puis ces vingt mille francs me fascinaient. Ils me faisaient l'effet d'une fortune que rien ne pouvait épuisier...

—Et vous obéirez ? fit Louis Clermont.

—Oui, je pris l'argent.

—Maintenant, poursuivit mon père, tout est fini entre nous. Je ne vous connais plus. Partez.

« Si vous devenez honnête homme, plus tard, peut-être alors, serai-je le premier à dire que j'ai eu tort. Et c'est moi qui vous demanderai pardon, dit-il d'une voix étranglée. Il y a là assez d'argent pour vous perdre ou vous sauver. Nous verrons !

« Si vous êtes ce que je crois : si vous devenez ce que je prévois, que ma malédiction, que la malédiction d'un père vous accompagne ! Allez rejoindre votre complice qui vous attend, sans doute, non loin d'ici. Sortez !

« Il me montra la porte de ce geste solennel qui lui était ordinaire dans les grands moments, et je partis !

« Je gagnai la cour, je la traversai avec précipitation, j'ouvris la porte cochère, et me trouvai sur la route.

« Il était deux heures du matin.

« J'aurai l'air avec force.

—Libre et riche ! me dis-je, ivre de joie, ne voyant rien d'autre, et j'm'élançai à travers la campagne, comme un jeune cheval échappé.

XII

OU L'ON RETROUVE ENCORE UN PERSONNAGE DÉJÀ ENTREVU

Louis Clermont, malgré ses interruptions à demi-ironiques, écoutait tout ce récit avec une attention profonde, et paraissait y prendre un intérêt assez inexplicable, puisqu'il s'agissait là, après tout, de faits entièrement personnels au marquis de Kandos, et que Clermont devait connaître depuis longtemps.

Il est vrai qu'il n'y avait pas assisté directement, du moins pour quelques uns ; mais il d'vait, à l'époque où ils s'accomplirent, en avoir entendu plus d'une fois le récit, et il y avait pris une part trop active, même lorsqu'il restait dans la cuisine, pour qu'ils se fussent effacés de sa mémoire.

Cependant, il écoutait chaque mot sorti des lèvres de Paul de Kandos, comme s'il voulait l'enregistrer, et ne juge d'instruction, chargé de débrouiller les fils d'une affaire compliquée, n'y eût pas mis plus de passion cachée.

A chaque instant même, quand il s'agissait de quelque détail caractéristique, Louis Clermont lançait un rapide coup d'œil à Cuchillo, comme pour souligner le détail, et dire à son compagnon :

—Remarque bien ceci, et ne l'oublie pas

Néanmoins, depuis quelques minutes, son attention se partageait visiblement entre le récit que nous venons de rapporter, en l'abrégéant le plus possible, et un certain point du vaste horizon de la pampa.

Il s'était relevé sur un coude, et regardait fixement, droit devant lui, pardessus le corps de son ancien camarade de jeunesse, couché, comme ses deux compagnons, sur une couverture, à l'ombre de la vaste voiture peinte en rouge, qui représentait le seul abri du campement des gauchos.

Cette préoccupation devint si persistante et si caractéristique, que le marquis finit par s'en apercevoir.

Il se tut brusquement.

—Que regardez vous donc ainsi ? demanda-t-il avec inquiétude, en se retournant pour considérer, à son tour, cette portion de l'espace à laquelle il montrait le dos.

—J'aperçois, là-bas, quelqu'un qui se dirige de notre côté

—Profondit Louis Olermont; et, du doigt, il indiquait un léger nuage de poussière, à une certaine distance.

Les trois hommes s'étaient levés.

—C'est un cavalier, fit Cuchillo; quelque gaucho à la recherche d'un taureau échappé.

Paul de Kandos était devenu fort pâle et montrait une vive terreur.

—En êtes-vous bien sûr? balbutia-t-il. Ne sont-ils pas plusieurs? Il me semble qu'ils viennent de Buenos-Ayres.

—Mais non, monsieur le marquis, mais non, rassurez-vous donc. D'abord, s'ils ne sont qu'un; ensuite c'est bien un gaucho, comme le dit Cuchillo. Quel est votre projet? Si nous étions sur une grande route d'Europe, au lieu d'être dans le désert, la vue du premier tricornes venu vous donnerait un tel "trao" que vous vous feriez arriérer incontinent.

—En voilà un qui canerait devant la «bute» (l'échafaud), ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de Cuchillo.

À ce reproche, qu'il sentait mérité, Paul de Kandos rougit légèrement, et essaya d'effleurer un sang froid qui était bien loin de son cœur.

Louis Olermont avait mis sa main au-dessus de ses yeux, pour lui distinguer celui qui s'approchait rapidement du corral.

—Alors! dit-il, encore un vieux camarade. C'est Coco la "Tête de mort."

—Ah! bien, s'écria Cuchillo. Je le croyais à Buenos-Ayres. Que vient-il faire par ici?

Celui qui portait ce nom étrange s'était arrêté à distance voulue, et frappait trois coups dans ses mains.

—Drelin, din, din! drelin, din, din! fit Louis Olermont d'une voix glapissante, traduisant, en ces mots onomatopées, l'acte par lequel, dans l'Amérique du Sud, on annonce son arrivée. Attendez, je vais tirer le cordon!

Et, s'éloignant rapidement de ses deux compagnons, il alla au-devant du nouveau venu.

Ce dernier, il faut le reconnaître, ne payait pas de mine. Assez vieux, il devait avoir au moins cinquante-sept ans, il se signalait par une figure vulgaire et bestiale, un regard faux et dur, une bouche proéminente et des lèvres minces et serrées, à la fois, un front bas, des pommettes saillantes.

Le reste du visage disparaissait sous une barbe rude et grisonnante, comme ses cheveux coupés ras.

—Que diable! fais-tu par ici? demanda Louis Olermont en l'accablant.

—Je vais à Chivilcoy.

—Tu ne m'en as rien dit, à Buenos-Ayres, ce matin, quand je t'ai vu à la fonda. Est-ce que tu as fait quelque mauvais coup, vieux "cheval de retour" (récidiviste.)

—Ma foi, non! dit Coco. Je suis devenu raisonnable, Hélas! avec l'âge... on se calme. D'ailleurs, tu sais bien, à présent, que je sers la police.

—Ce n'est pas une raison, ricana Olermont. On peut être "roussin" et "pègre" ou "carpe" à la fois, surtout ici où généralement la police cumule les deux fonctions.

—Possible, mais ce n'est pas mon cas. Il y a eu un gros vol de bestiaux... Les voleurs... que je connais... doivent avoir filé du côté de Chivilcoy, pour gagner les confins,* et je vais m'en assurer... Il y a une belle prime, si je les fais pincer.

* Confins: territoire vague et abandonné qui sépare le territoire colonisé par les Européens du territoire occupé par les Indiens et que parcourent les rôdeurs et ceux qui ont maille à partir avec la justice.

—Ce n'est pas des «amis», je suppose? fit Olermont d'un air menaçant.

—Jamais! Pour qui me prends-tu? Tu sais bien, au contraire, que je t'ai tiré d'affaire deux ou trois fois... Non, non, ce sont des «filés du pays».

—Alors, que veux-tu?

—Je crève de soif et de fatigue. J'ai aperçu un corral; j'ai pensé naturellement qu'on me donnerait le maté, qu'on me laisserait reposer une heure ou deux.

Louis Olermont parut hésiter une seconde. Evidemment, cette demande, pour une raison quelconque, lui était désagréable, ou dérangeait un projet connu de lui seul.

—Eh bien? fit Coco la Tête de mort, d'un air surpris.

Mais au lieu de répondre directement à cette question, l'ex-maître d'armes reprit, en baissant la voix, bien que la distance fût assez grande pour que ses compagnons ne pussent entendre les paroles échangées:

—Tu sais que je suis avec Cuchillo...

—Sans doute! Ah! ah! J'oubliais! Oui, le pauvre garçon! Il ne doit pas être en "riolle"! (joyeux)

—Il ne sais rien!

—Bast! Tu ne lui as pas dit...

—Non... pas encore. Et je voudrais que tu tinssent ta langue.

—Buenos! (bien)

—Tu ne diras pas que tu viens de Buenos-Ayres... Tu feras l'ignorant. Tu me comprends?

—Parfaitement!

—Nous avons un autre compagnon...

—Oui, oui, je le vois bien, interrompit Coco, en inspectant les deux hommes qui s'étaient de nouveau étendus sur leur couverture, sans aucune regarder de son côté. Qu'est-ce que celui-là?

—Une ancienne connaissance à moi... Un pauvre diable, pagné à faire plaisir... et que nous hébergerons pour quelques jours... Séduisit Olermont, mettait à présent autant de soin à cacher la véritable personnalité du marquis qu'il mettait de soin à la faire connaître à Cuchillo.

—Il a été "au pré"? (au bagno.)

—Non. Il a filé à temps. Du reste, c'est un "grinche" (voleur) de quatre sous, et qui n'a pas d'estomac. Ne parle de rien devant lui non plus.

—C'est entendu!

—Alors, viens! ajouta Louis Olermont d'un air de bonhomme forcé.

Coco descendit de cheval, débarrassa la monture de la selle et de son mors, lui entrava les jambes, et suivit à pied Louis Olermont, pour se rapprocher de l'endroit où le marquis et Cuchillo les attendaient, silencieux et plongés dans leurs réflexions.

Cuchillo, depuis la veille au soir, c'est à-dire depuis l'arrivée du marquis de Kandos, et surtout depuis que son compagnon était revenu de Buenos-Ayres, ne comprenait rien aux façons de Louis Olermont.

Ses allures mystérieuses, ses réticences, l'éclat de ses regards et l'étrange oripation de sa tête, qui le ricanaient ironique ne quittaient pour ainsi dire plus, montrant une double rangée de dents blanches et aiguës comme celles des animaux de race féroce; tout cela annonçait quelque arrière-pensée, quelque projet inconnu, ou quelque événement prochain, que Cuchillo se creusait la cervelle à vouloir prévoir ou deviner.

Il n'y parvenait point; mais il se sentait inquiet, concis

sant trop son compagnon de chambre, pour ne pas comprendre qu'il s'agissait de quelques chose de grave, où son rôle à lui était tout marqué d'avance.

— Pourquoi diable me fait-il raconter, par le menu, toute l'existence de ce marquis que je ne connais point ? se dit-il. Ça pourrait faire un roman intéressant peut-être, mais, après tout, que m'importe ? On ne me regarde pas.

— Et puis, d'ici l'ura, Orlmont doit connaître tout cela par cœur, puis qu'il y a pris sa bonne part... Et cependant il semble s'y intéresser outre mesure... Que ramène donc le vieux imbécille et quel est son but ?

— Ce n'est certes pas l'intérêt et l'affection qui dictent sa conduite. Il ne s'intéresse à personne... et il jette parfois, à son ancien complice, d'étranges regards, qui me font peur, s'il me les adresse...

Au fond, Cuchillo se sentait pris d'une certaine sympathie pour le marquis.

Cette nature, à la fois faible et violente ; esclave de ses passions ; orgueilleuse ; altérée d'indépendance ; poussée au mal ; l'accomplissant, et n'ayant pas le cynisme paisible de ses mauvaises actions, ainsi que le prouvaient ses terreurs incessantes, répondait, par plus d'un côté, à la nature de son auditeur.

L'enfant abandonné, devenu forçat, retrouvait, évidemment, chez le marquis, devenu criminel, bien des sentiments, des coères et des révoltes qu'il fut conquis à sa place, s'il avait été élevé dans les mêmes conditions ; et cette conformité de nature le portait vers Paul de Kaudos, auquel il se sentait tout disposé à accorder cette quantité d'amitié un peu sauvage, et tout à fait primeautière, dont sont capables les hommes de son espèce.

Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée de Orlmont et de Coco la Tête de mort ; et cette arrivée en détourna le cours, en le ramenant à la situation présente, en lui rappelant que l'ex-maître d'armes, de retour de Buenos-Ayres, avait refusé de lui répondre au sujet de la marquise.

— Un ami ! fit Orlmont, en présentant le nouveau venu au marquis. Il vient nous demander le maté et la permission de se reposer.

Paul de Kaudos inclina légèrement la tête, sans répondre, en inspectant l'ami qu'on lui présentait d'un air de défiance et d'inquiétude, dont il ne pouvait parvenir à se débarrasser, et qui augmenta, quand il constata l'attention vive avec lequel Coco le considérait.

Cette attention n'échappa pas non plus à Louis Orlmont qui en parut contrarié, quoi qu'il fit pour dissimuler son sentiment.

— Sois le bienvenu, dit Cuchillo, en tendant la main à leur nouvel hôte. Tu sembles fatigué par la chaleur. Le maté et une heure de repos vont te remettre.

— Quelles nouvelles apporte-tu ? Comment va la Mariquita ? ajouta-t-il tout bas, en se penchant à son oreille.

— Ma foi, je n'en sais rien. Il y a quelques jours que je ne l'ai vue, que je n'en ai même entendu parler.

— Comment cela ? fit Cuchillo, surpris et parlant haut. Ne viens-tu pas de Buenos-Ayres ?

— Non. Depuis quinze jours, j'étais dans un corral, à l'ouest, et j'en viens directement, pour me rendre à Chivilcoy où m'appellent mes affaires.

— Ah ! soupira Cuchillo avec un air de déception.

Paul de Kaudos, en entendant que Coco ne venait point de Buenos-Ayres, et semblait ignorer ce qui s'y était passé, poussa, au contraire, un soupir de soulagement et parut plus à son aise.

Les quatre hommes prirent le maté, en causant de choses et d'autres, assez indifférentes ; puis, Coco la Tête de mort, au bout d'une heure, se leva, déclarant qu'il n'avait pas une minute à perdre, s'il voulait arriver à Chivilcoy, avant la nuit.

Louis Orlmont l'aide à cocher son cheval également reposé.

— Qu'avais-tu donc à dévisager ainsi le bonhomme qui se trouvait avec nous ? demanda-t-il tout à coup, au moment où le voyageur s'apprêtait à partir.

— Parbleu, son étrange ressemblance...

— Quelle ressemblance ?

— Avec Cuchillo !

— Ah ! tu trouves ? fit Louis Orlmont d'un air surpris. Mais, cela ne m'a pas frappé.

— Pourtant, elle est saisissante.

— Je ne trouve pas ! Ça tient au costume, sans doute... Je ne dis pas qu'il n'y a pas quelque chose... mais il serait impossible de les confondre ensemble.

— Mêmes yeux, même nez, même bouche...

— Allons donc ! tu exagères ; et si tu ne sais pas mieux faire la différence de deux têtes, tu seras un triste policier. Bon voyage !

— Que le diable l'emporte ! grommela Orlmont, lorsque l'autre fut parti. Il avait bien besoin de venir... et de voir... ce qui ne le regardait pas !

Et il retourna, sombre, irrité, nerveux, près de ses deux premiers compagnons.

XIII

OU CUCHILLO S'APERÇOIT QUE L'HISTOIRE DU MARQUIS LE TOUCHE DE PLUS PRÈS QU'IL NE LE CROYAIT

— Dono, s'écria Louis Orlmont, d'un ton brusque et même quelque peu brutal, en reprenant sans transition la conversation interrompue par l'arrivée de Coco la Tête de mort, et en s'adressant au marquis, vous voilà libre et riche, la bride sur le cou, et vingt mille balles dans les poches. Vous pouvez sauter les évènements qui suivirent ; je les sais par cœur, ayant passé deux années avec vous, sans vous quitter plus que mon ombre.

« Le vin, le jeu, les femmes, vous nettoyaient proprement. L'Angleterre, l'Alemang, l'Italie, toutes les villes où l'on joue la roulette, le tronto et un, le lan-quetec, nous virent successivement. Au début, vous aviez une chance infernale.

« Aux moments les moins pleines, » comme dit le proverbe. Mais cela ne dura pas. Le sort tourna contre nous... Il fallut le corriger, et c'est moi qui m'en chargeai... sans vous rien dire ; car vous avez toujours eu des scrupules pour certaines choses, qui contrastaient singulièrement avec votre laisser-aller en d'autres questions.

« Cela ne mène à rien de bon, voyez-vous. Il faut être tout l'un ou tout l'autre : ou se moquer carrément en tout, partout, toujours, des misères dont se préoccupent les honnêtes gens ; ou le respecter résolument.

« Quand on est, comme vous, entre le zist et le zest, ni honnête, ni malhonnête, flétri au gré de ses passions et de ses préjugés, il arrive un beau jour où l'on se trouve criminel tout de même, effrayé et bourrelé de terreurs, dans la paupa, alors qu'on devrait brûler à Paris avec un titre et des rentes !

— Il vous fâche bien de me faire de la morale, répliqua de Kaudos avec irritation. Vous n'avez pas de préjugés, vous, que je sache, et n'étant pas tout l'un, comme vous dites, vous avez

de tout l'autre! Je ne vois pas que cela vous ait avancé à grand'chose. Car, si vous me retrouvez dans la pampa, affamé et me cachant, c'est que vous y êtes vous même.

— Or, vous avez été riche aussi; et, si vous n'êtes pas noble et marquis comme moi, vous n'en appartenez pas moins, de naissance, à la meilleure société.

— Je n'ai pas dit mon dernier mot, répliqua Louis Olermont. Et j'ai une vague idée que je finirai mieux que vous.

— C'est ce que nous verrons.

— Oh! mon Dieu, oui! Enfin, nous dûmes nous séparer.

— C'est-à-dire que vous m'avez dit, un beau matin, sans avertir, sans rien dire, sans rien dire où vous allez!

— Mon cher disciple, cela déchira mon cœur; mais il le fallait. J'avais commis un crime impardonnable et que je me reprochais amèrement, allez!

— Bientôt tu es devenu étonné. Est-ce que tu aurais eu des remords, une fois dans ta vie?

— Oui, fiston, et de cruels, va!

— Qu'avais-tu donc fait?

— Je m'étais laissé bécotter, au moment où, au lampion, je plaçais un paquet de cartes préparées d'avance. J'ai laissé voir une main superbe, à tout défilé... et...

— Bien, je comprends.

— Il fallut filer.

— Et je restai seul, presque sans le sou, fort mal vu, compromis et soupçonné par mes relations avec vous, continua le marquis. Nous étions à Monaco, vous vous en souvenez. Je partis quelques jours après, et je vins à Paris, où je restai d'abord dans une misère noire.

— Mais j'avais vingt ans, alors; j'approchais de l'époque où la fortune de ma mère me reviendrait. Je trouvais à emprunter et je réussis, tant bien que mal, engageant l'avenir avec d'infinies usurières.

— Je vois cela d'ici.

— Bref, l'heure de ma majorité sonna. Mon père rendit ses comptes...

— Est-ce que vous l'avez revu?

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 -- (No 364).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Barandoul a dû se marier la semaine passée.

— Eh ben! ça y est? lui demande hier un ami.

— Non, J'ai rompu chez le notaire...

— Vous plaisantez?

— Point. Vous comprenez, une femme qui attrapait des mouches pendant la signature du contrat!

* * *

Au village.

A un grand dîner de fermiers normands, on parle de l'influence du cidre, qui fait tomber les dents.

— Ainsi, voyez! dit un des convives à son voisin, votre jeune femme est très gentille et il lui manque deux quenottes sur le devant.

— Oh! répond celui-ci, c'est pas le cidre, c'est un coup de botte!

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus: n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous:

- 1.—Le Roi des Voleurs; Le Trésor de Strongrey; Les Héritiers du Poignard; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Intendant; L'Amour à l'Épée; Un Noviciat; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan; La Dame de Pique; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau Rouge; La Demoiselle du Cloquidame; Le Crime d'un autre; etc.
- 6.—Les Meurtriers de l'Héritière; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants:

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drame de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistré.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS,

Boîte 1936

475 Rue Craig, Montréal.